

« L'école des rêves »

André G. Bourassa

Numéro 14 (1), 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28940ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourassa, A. G. (1980). « L'école des rêves ». *Jeu*, (14), 175–176.

surprise et sans maîtrise. Dans ce texte, Barbeau s'enferme dans ses tics — et il en a beaucoup! Au bout du compte, les personnages restent bien incapables de se faire une peau avec un tel étalage de tournures alambiquées, de farces plates et de niaiseries pseudo-philosophiques.

Deux personnages secondaires complètent cette séance indigeste: un gardien de nuit qui vient tenir sa fonction répressive et n'est qu'une béquille dramatique sans plus, et la Mort elle-même, avec tout l'attirail caricatural qu'un ancien collégien boutonneux aurait installé dans le brouillon de sa première pièce.

La mort méritait mieux que cette pochade idéaliste et amphigourique. Beckett — que Barbeau devrait (re)lire — nous avait conduit à travers l'absurde attente de ses clochards au coeur d'une autre conscience, difficile mais dérangement. Les pantins facé-

tieux d'*Émile et une nuit* n'arrivent pas à remuer quoi que ce soit. Et après avoir fait *Citrouille*, Barbeau aura donc fait patate.

gilbert david

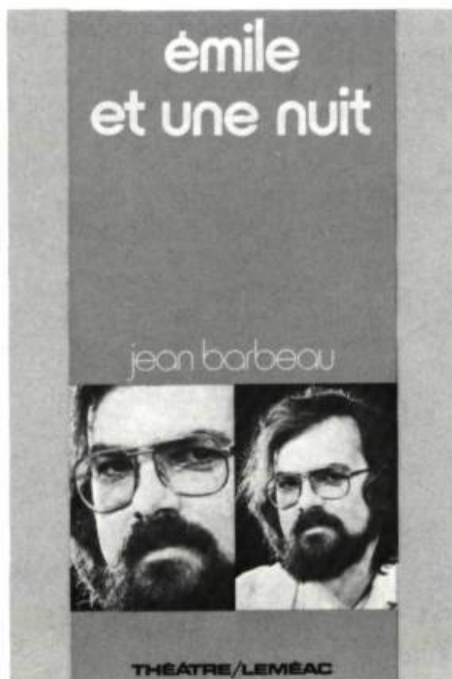
«l'école des rêves»

Pièce de Jean-Claude Germain, Montréal, VLB éditeur, 1979, 131 p.

Jean-Claude Germain est en train, mine de rien, de donner des racines à notre théâtre. À ceux qui auraient cru que *Bien-être*, en 1947, ou *Tit-Coq*, en 1948, étaient nés de père inconnu, Germain rappelle que le théâtre québécois a un passé. Et pas seulement le passé simple des Compagnons..., troupe qu'il a d'ailleurs démystifiée dans son manifeste (cf. *Jeu 7*).

Une *Aurore* «revisited», une Albani retour d'exil, des *Faux Brillants* sur monture neuve: nous voilà réconciliés avec un théâtre populaire que la formation «classique» avait déconsidéré. Il manquait nos parades, nos processions, nos troupes ambulantes: elles sont réunies ici dans *l'École des rêves*.

Il ne faudrait pas associer au goût rétro la volonté manifestée par Germain de trouver les lignes de force d'une dramaturgie québécoise. Les fripes qu'on tire ici de la malle-armoire relèvent moins des *pawn shops* modernes de la rue Saint-Denis que de la psychanalyse par le rêve de l'enfance de notre théâ-



tre. La grande Albani, la petite Aurore et le dramaturge-premier ministre Marchand avaient été présentés au second degré et non pas simplement sortis de la garde-robe pour une exposition triste.

Ai-je raison, ai-je tort de m'imaginer Barry et Duquesne aussi bien que Drouin et Guimond (fils) dans Surprenant et Petitboire? De revoir la salle paroissiale de Saint-Rémi dans celle de Saint-Rien et la troupe du Living Room Furniture en tournée dans ce village du «bout d'la track» où je passais mes vacances? Peu importe. J'ai rêvé et il importe peu que notre rêve de lecteur coïncide avec celui de l'auteur. C'est tout ce que la pièce attend de nous, que nous rêvions.

À cette école des rêves, trois acteurs apprennent — et nous apprennent — que la frontière est mince entre rêve, réalité et fiction. Pour une jeune fille du village et pour deux bateleurs (qui, à la

fin des années 40, ont déjà trente ans de métier) on constate que les héros mythifiés comme Dollard et Jeanne Mance, Kateri et Pontiac sont ni moins réels ni moins fictifs que Chanteclerc et Cyrano. Après tout, si un même public pouvait voir avec autant de plaisir *les Trente Deniers* de Ghéon que les effeuilleuses du Roxy, rien ne peut empêcher un acteur de rêver qu'il fait l'amour dans la tente d'un char allégorique de la Saint-Jean.

Les sources de notre théâtre, telles que le sourcier Germain les a révélées, elles sont là, à la limite du sacré et du profane, moitié messes, moitié fesses. La comédie dite «canadienne», on le sait, se situe quelque part entre le Gayety et le T.N.M. *L'École des rêves* nous le fait très bien voir, même si la fin est un peu compliquée, mêlant la mort de l'acteur à celle du personnage (Molière-Cyrano). Nous aurons désormais deux pièces où la malle-armoire fait des petits — celle-ci et *les Demi-Fous* d'Ollivier Mercier-Gouin. Comme quoi la vie sur les planches est plus forte que la mort.

andré g. bourassa

Jean-Claude Germain
L'école des rêves
théâtre



vib éditeur